

L'impossible métier

L'insoluble problème des classes surchargées, du métier devenu travail à la chaîne, ou galère — pis encore, menace vitale, contre laquelle il faut à tout prix se défendre...

Exaspérée. Il y a lieu de l'être. Effectifs pour 7 classes sur 9 au-dessus de 40 élèves, 3 au-dessus de 45. Classes de deux cours, parce qu'il a fallu, à l'origine, dédoubler le CP de 60 gosses. Surveillance, depuis la rentrée, 4 jours par semaine à toutes les récréations (entrées, inter-classe). Et la maigre heure d'arrêt du midi (horaire communal 11 h. 30 — 1 h., mais avec la conduite des rangs cela se réduit à l'heure), accaparée elle-même tous les 7 jours, deux jours consécutifs, par la surveillance de la cantine ! Température des classes (mazout), 7° à l'entrée, 11° à la sortie. On n'aère plus, évidemment. Les enfants ont les mains gonflées et les pieds gelés. Tant pis.

Et c'est à ces maîtres dévorés par des charges croissantes qu'une circulaire s'adresse pour les inciter à remanier leur emploi du temps (avant le 15 janvier). Rogner ici et là un quart d'heure, une demi-heure, supprimer des activités dirigées (inexistantes depuis longtemps !) ; bref, récupérer les cinq heures nécessaires pour caser ces fameux « devoirs du soir », devenus « devoirs du jour », placés en fin de matinée et de journée, à des heures où les enfants énervés, hébétés par le surnombre et les tâches normales ne sont plus aptes qu'à des activités d'évasion où elles pourraient retrouver peut-être un peu de personnalité (mais, le peuvent-elles encore ?).

« Après tout, pourquoi ne pas donner les devoirs, exiger le silence et essayer de souffler en attendant la correction de ces copies supplémentaires ? Ce ne sera pas profitable aux gosses ? Tant pis. Qui nous défendra ? Pas l'inspecteur qui viendra exiger des horaires respectés et des programmes suivis... Vous croyez encore qu'on peut faire des leçons ? Je vois les aiguilles qui tournent. J'accélère pour en avoir fini. Tant mieux pour celles qui suivent... les autres ! »

Les autres. Le troupeau hallucinant et toujours croissant des « hors série ».

- Celles qui pullulent, les instables ordinaires (si j'ose dire), victimes de toutes les carences, qui logent à neuf dans une ou deux pièces, mangent de la viande avariée et des légumes passés, mal nourries, mal vêtues, avec ou sans la télévision — et les autres, victimes de l'excès contraire : gavées, couvées, proies de l'auto, des sorties, des spectacles.

- Celles qui ont « sauté » une classe pour aider au nivellement des effectifs, et qui, déroutées, ne se rééquilibrent pas.

- Et la série des psychopathes, des malades...

Que faire de ces enfants indociles, remuantes, rebelles à toute discipline ?

L'envie ne me manque pas d'attacher Annick qui se promène dix fois par heure, irrésistiblement... Quant à Geneviève qui monte sur son banc, et répète en écho la fin de toutes mes phrases, elle « passe à la porte ». Elle y retrouvera d'autres agitées devant les autres classes et, avec un peu de chance, elles joueront à cache-cache derrière les porte-manteaux. Pendant ce temps, les 45 autres (2 cours, dont un de « rattrapage ») connaîtront peut-être un peu de calme. Et je pourrai peut-être aider Louisette, ou Marie-Thérèse qui se dévore (au sens propre) les mains en attendant depuis deux ans la « classe spéciale » qui l'accueillerait.

Je voudrais voir ceux qui critiquent les formes de notre discipline. Je voudrais les voir dans une maternelle de 80 inscrits, 60 présents, sans femme de service — comme celle où j'ai passé deux ans... J'y ai connu la « nausée » physiologique de l'enfant, le désir insensé de fuite pour retrouver le silence, le lieu où pouvoir penser, retrouver son âme. Et je pense à ces institutrices de maternelle — à l'une d'elles, surtout — prenant une retraite anticipée parce que très malade, usée à cinquante-deux ans, « par ces dernières années surtout ». (Et pas d'enfant à elle !). Je pense à ce collègue de primaire, grand nerveux, me disant : « Il arrive un moment où je ne peux plus les voir. J'ai envie de prendre la porte et de me cloîtrer chez moi ! ». Quoi d'étonnant que son directeur constate ensuite : « X... devient féroce. Pas une appréciation favorable dans ses 48 bulletins ! ». Je voudrais les voir surveiller 400 gosses lâchées après 90 minutes de discipline dans une cour de 30×20 (ôter les w.-c., les escaliers, les bicyclettes). La plupart des jeux sont interdits : dans de telles conditions, ils deviennent mortels... Et, imaginez, aux rentrées, le mélange de 2 à 4 ans et des grandes F.E.P., tout cela hurlant. En entendant cette espèce de cri démesuré, spiralé, je ne peux m'empêcher d'envier les camarades qui peuvent enregistrer des comptines avec leur magnétophone, le seul bruit de fond étant le claquement des sabots !

Pour la défense des maitres, je pourrais encore vous parler des nuits passées à corriger 46×3 cahiers, à préparer les bulletins, des leçons de couture dans une classe de 48 petits (montrer individuellement), des rangs qu'il faut conduire au lait, à la cantine, à l'agent, aux sorties, et qui me rappellent mon enfance, quand j'alignais en cortèges, noces, processions, les dominos de la boîte. Nous jouons beaucoup aux dominos dans le groupe.

Et, après tout, Giraudoux ne fait-il pas dire à son inspecteur : « J'entends que l'ensemble des élèves montre au maître le même visage sévère et uniforme qu'un jeu de dominos » ?

M.-J. D.